

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Chemin faisant* de Jacques Brault**

Jacques Brault, *Chemin faisant, Essais*, Montréal, La Presse, 1975

Nicole Bourbonnais

Numéro 2, mai 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourbonnais, N. (1976). *Chemin faisant* de Jacques Brault / Jacques Brault, *Chemin faisant, Essais*, Montréal, La Presse, 1975. *Lettres québécoises*, (2), 27–28.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CHEMIN FAISANT*

de Jacques Brault

Il semble qu'on soit en liberté provisoire tant qu'on a pas effacé toutes traces derrière soi. Qu'il faille revenir sur ses pas, le long des chemins familiers, pour mieux poursuivre la route. Pour «écrire... à n'en plus finir», selon le souhait formulé par Jacques Brault.

De 1964 à 1971, chemin faisant, Jacques Brault, poète et critique, avait écrit divers essais, publiés dans diverses revues, où il était surtout question de la poésie... et des hommes, ce qui revient au même. De 1972 à 1973, rebroussant chemin, le même —toujours poète et critique— mesure du regard le chemin parcouru et s'aperçoit qu'il a encore des choses à dire. Qu'il dira, non pour dévier de sa trajectoire et désertier les lieux-dits mais pour leur faire faire encore un bout de chemin. C'est ainsi que seront regroupés en 1975, sous le titre de *Chemin faisant*, les essais en questions auxquels viendront s'adjoindre dans les marges, en aparté, d'autres réflexions, nouvelles garanties du premier témoignage.

Ces apartés ne sont ni plus ni moins qu'un tête-à-tête entre lecteur

et auteur. Celui-ci, qu'il rappelle des souvenirs d'enfance ou de lectures, qu'il évoque des rencontres, des amitiés, qu'il avoue sa honte ou son amour ou sa colère, emprunte toujours le ton de la confiance. Il s'établit entre l'auteur et le lecteur un climat de douce complicité, d'étroite connivence. Le lecteur se transforme en un interlocuteur charmé qui, dans le sillage de son locuteur, fréquente non seulement les sentiers en bordure de la page mais les nombreux écrivains et penseurs que Brault cite abondamment: Thomas Mann, René Char, Jean Giono, Gaston Miron, Hegel, etc. Autant de témoins que Brault appelle à la barre pour appuyer l'authenticité de ses dires. Il n'y a guère eu, en dix ans, de changements d'orientation, de soudaines volte-face: les commentaires de «maintenant» ne sont là qu'en guise d'accompagnement aux réflexions de «l'autrefois». En fait, face au cheminement parallèle de ces deux textes, à la fois indépendants et interdépendants, le lecteur privilégié peut choisir d'occuper soit l'aire ludique de la marge, soit le centre vital de la page ou d'opérer des va-et-vient d'un lieu à l'autre.

*Et sachant fort bien qu'un
texte écrit n'est que l'ombre
(mal portante) d'un texte inédit.*

Y aurait-il une certaine complaisance à se pencher ainsi sur ses anciens écrits? Peut-être l'auteur n'échappe-t-il pas toujours au péril et «(...) au désir de se fondre dans le miroir du texte» (p. 79)? Qu'importe si, convoqués par l'auteur, nous, lecteurs, sommes émus et séduits. En somme, lecteur et auteur courent les mêmes risques et s'en remettent ensemble aux hasards de la route:

*Pis encore: on risque de se laisser
prendre au texte (mais c'est pourant
le risque du lecteur) et de ne plus être
bon à rien qu'à écrire. (p. 79)*

Si Jacques Brault a tenu à regrouper des textes épars, conçus isolément, au gré des circonstances et des intérêts, ce n'était pas par caprice de sa part. C'était, en premier lieu, pour la plus grande commodité du lecteur, mais ensuite et surtout, parce que ces textes révélaient tous, un et chacun, une seule et même préoccupation: le souci de la justice et de la vérité, ce qui pourrait aussi s'appeler une grande tendresse pour les hommes. Sous l'impact du nombre, les essais gagnent en force de conviction. Chaque essai s'enri-

chit et s'alimente au contact de l'autre. Aussi l'agencement des essais s'est-il fait dans le recueil selon une stricte ordonnance qui n'est pas celle de la chronologie.

Quatre brefs essais, deux placés au début et deux à la fin, encadrent la «substantifique moelle» des parties centrales, soit *Miron le magnifique*, *Comme des traces* et *Gens de mon quartier*. Ainsi Brault ouvre et clôt son propos en nous parlant à cœur ouvert de sa longue et patiente poursuite de l'écriture et de la fraternité. Tel Montaigne pour qui l'homme «ondoyant et divers» est à la base de toute exploration de l'univers, Brault s'intéresse avant tout aux «affaires pressantes comme celles du cœur». (p. 140) Il en revient toujours à la «poésie-malgré-tout» (p. 150) car pour lui la poésie est faite à l'image de l'homme, matière mouvante et complexe, à l'image de l'amour, mystère en perpétuelle mutation, sans cesse renouvelé.

Il a beau jeu ensuite d'appliquer de si belles théories à Miron chez qui l'homme et le poète sont indissociables. Dans une langue dense et chaleureuse, Brault examine la poésie de Miron — elle aussi éparse au moment où l'essai fut rédigé (1964-1965). Il admire la grandeur et la générosité de ces vers poignants qui parlent pour les humiliés et les opprimés, qui ont conservé «le goût puissant et inaltéré de l'accord de l'homme et du monde». (p. 48) L'analyse de Brault constitue une véritable révélation: elle fait surgir à jamais devant nos yeux l'image de Miron le noir, le forcené, le magnifique.

Suivent sept essais, comme des traces, sept entretiens autour de l'entreprise littéraire. Brault reprend d'éternels débats: celui de l'objectivité de la critique, des rapports entre le pouvoir et la littérature, de la poésie et de l'engagement, du français universel (*Un joual, deux chevaux*), de «la mort de l'écrivain» (que prédit «cette chaussette intellectuelle de MacLuhan») (P. 101-102). Puis, quittant les discours et la théorie, le critique va vers l'humain pour nous entretenir, avec tendresse et clairvoyance, des poètes, ses amis, sept en tout, gens de

son quartier, de quelque pays qu'il soit: Nelligan, Beaudelaire, Saint-Denys Garneau, René Char, Alain Grandbois, Henri Michaux et Juan Garcia.

D'un texte à l'autre, de la marge au centre, on ne peut manquer d'être frappé par la récurrence d'un thème obsédant, à savoir que la vérité se loge au cœur de la contradiction. Car la contradiction a elle-même sa vérité, une et indivisible. Car elle témoigne d'une réalité complexe et fluide que nulle définition toute faite ne pourra cerner, qu'aucune théorie étroite et figée ne pourra expliquer:

Fondamentalement: laisser être les contraires, en fusion, tout ce que nous avons séparé, isolé, programmé, opposé. (p. 85)

Brault se rebelle face aux cloisons étanches. Pourquoi, demande-t-il, la politique ne serait-elle pas poétique? Pourquoi la critique ne serait-elle pas à la fois subjective et objective et la poésie, prosaïque et l'homme, libre? «Chaque homme est un faisceau de divers plans d'existence; là est le risque, et la liberté». (p. 62) Qu'il faut reconnaître et respecter. Il n'y a rien d'achevé, de statique, d'immobile. Il n'y a de sûr que le mystérieux, l'insaisissable, le contradictoire. Eros est vieux comme la terre mais sans cesse renaissant. On ne peut le retenir ni dans la voie de l'angélisme ni dans celle de l'obscénité ou du sadisme. Car le désir et l'amour sont multiformes. «Eros est la contradiction même et il échappe aux contradicteurs (...);» il est poussé «à la perpétuelle invention». (p. 146-147) Jacques Brault dirige le lecteur vers une infinité de possibles et refuse la fixité de l'oeuvre comme celle du parti-pris. Toujours lucide, il sème la déroute chez les détracteurs de la contradiction.

Il est un autre malentendu grave que Brault s'emploie à dénoncer: celui de l'injustice faite aux poètes déshérités ou qui ont sombré dans la folie. Tel Beaudelaire, mort aphasique, dégoûté de la vie, tel Juan Garcia, vulnérable voyageur d'asile en clinique, tel Nelligan, le grand névrosé, ou Saint-Denys Garneau

qui avait choisi le silence, l'angoisse et la mort. Brault se fait le redresseur de torts, le Don Quichotte des poètes malmenés par des critiques aux vues courtes. Ce sont ceux qui s'empressent de juger d'une oeuvre en fonction des drames personnels de l'auteur. Or, il faut chercher le sens d'un poème dans le poème lui-même. Alors on découvre que *le Vaisseau d'Or* est peut-être plus que la simple prémonition d'un naufrage mental. Il ne parle pas «d'autre chose que de l'acte d'écrire» qui, paradoxalement, «signale l'échec de la poésie.» (p. 96) Cessons de triturer les biographies, refusons les faux-semblants. Personne n'est réductible à une équation. Admirons Henri Michaux qui a fait éclater les genres littéraires, qui «arrache le langage à la fixité des compartimentations», pour le relancer «sur la route des risques (...)». (p. 126) Et René Char qui, sous une parole à l'allure hautaine et obscure, nous conduit à la clarté au sein de la contradiction.

Nous voilà au bout de la route. Et les traces sont toujours très visibles. Ce sont celles de la poésie annonciatrice des temps futurs;

À la fin, si la poésie avait vraiment droit de cité, nous serions tous et toujours des mutants, des appelés plutôt que des élus ou des déçus, des itinérants et non pas des installés, et plus superficiels, plus insouciantes qu'enterrés dans nos, «profondeurs» creuses. (p. 133)

Nicole Bourbonnais

*Jacques Brault, *Chemin faisant, Essais*, Montréal, La Presse, 1975.